

Elle sourit en commençant de gravir l'escalier, parce qu'elle se souvenait que, sur ces mêmes marches, le comte de Laverdie l'avait une fois croisée sans la reconnaître.

Une minute après, elle était pressée entre les bras de sa marraine.

Elles s'embrassèrent longuement, d'un mouvement ému et presque solennel. Puis la vieille dame essaya ses larmes, écarta de son sein la jeune fille, et la contempla avec admiration en la maintenant un instant à la longueur du bras.

— Ah ! petite fille, lui dit-elle, que vous êtes jolie et que vous êtes bonne, et que mon René est donc heureux !

Ces quelques mots et l'accent dont ils furent dits déterminèrent l'explosion des sentiments de toute nature qui gonflaient le cœur de Gabrielle. elle éclata en sanglots violents. La marquise, à peine moins troublée qu'elle, s'efforça de la calmer. Quand toutes deux furent un peu remises, madame de Saint-Villiers commença son récit. Il lui fallait apprendre à Gabrielle tout ce qu'elle savait sur le séjour de René en Amérique, puis le voyage d'Alphonse et la scène du duel, enfin elle parla des dernières lettres de son neveu. Elle cacha tout ce qu'elle-même avait souffert, souffrait encore de l'abaissement volontaire d'un comte de Laverdie. C'était sans doute l'effet d'un tact exquis : elle ne voulait ni attrister, ni blesser Gabrielle ; mais elle pensait d'ailleurs qu'elle ne pourrait être comprise. Elle était mieux que cela, pourtant, elle était devinée. L'âme fine de Gabrielle saisissait à merveille ce que les mots ne disaient point, mais il n'y avait en elle aucun étonnement, aucune révolte contre ce qui, pour elle, cependant, pouvait être l'injustice d'un orgueilleux préjugé. Cette enfant savait la puissance de certaines idées sur les hommes, et était capable d'estimer la sincérité partout. Seulement elle se disait que René devait être très supérieur et très grand, et elle sentait son cœur déborder d'un amour infini.

Lorsque la jeune fille se disposa à partir, madame de Saint-Villiers annonça l'intention de la reconduire dans sa voiture. Elle fut très surprise de voir sa filleule rougir d'un air embarrassé et de l'entendre décliner cette offre sous prétexte que sa femme de chambre avait dû l'attendre.

— Vous renverrez votre femme de chambre, ma chère, dit la marquise avec impatience.

Gabrielle rougit plus encore.

Ah ça ! que se passe-t-il donc ? fit la vieille dame tout à fait intriguée. Craindriez-vous, par hasard que je ne fusse mal reçue chez vous ?

— Ah ! madame... dit la jeune fille. Elle baissa les yeux et se tut.

Il y eut un instant de silence. La rougeur de Gabrielle avait disparu pour faire place à une grande pâleur. Elle n'osait regarder sa marraine, dont la physiologie, effectivement, lui eût paru peu rassurante. Madame de Saint-Villiers avait redressé sa tête aristocratique et fière, que de magnifiques cheveux blancs couronnaient comme un diadème : un incroyable dédain courbait l'arc de ses lèvres, et de ses prunelles jaillissaient un feu qui semblait capable d'anéantir ; eussent-ils été présents, les méprisables objets de ce mépris souverain.

Madame de Saint-Villiers se souvint-elle tout à coup des secrètes douleurs des deux dernières années ? Eut-elle pitié de la douce créature debout devant elle, dont la tristesse et la pâleur étaient touchantes comme une prière ? On peut supposer l'un et l'autre, car subitement l'éclat de son regard s'éteignit, sa bouche se détendit

dans un sourire : elle s'approcha de Gabrielle et lui prit la main.

— Chère petite, consolez-vous lui dit-elle. Je gagnerai l'amitié de vos parents ; j'obtiendrai leur consentement à votre mariage. Je crois en avoir le moyen, ajouta-t-elle avec finesse. Et si j'échoue, eh bien... je vous enlèverai, vous verrez.

Gabrielle leva les yeux ; elle parut chercher un instant des mots dignes de son admiration et de sa reconnaissance, et n'en trouvant sans doute aucun assez profond, elle s'agenouilla devant la marquise.

Lorsqu'elle rentra chez ses parents, tous les deux se trouvaient absents. Elle ne songea pas à se plaindre d'un moment de solitude et passa le reste de l'après-midi au milieu des rêves les plus enchanteurs. Deux ans d'attente et d'anxiété étaient amplement rachetés par le bonheur qu'elle éprouvait, et d'ailleurs elle oubliait ses luttes et ses larmes dans la pensée que René avait, lui aussi, beaucoup souffert.

Dans la soirée, elle attendit que son frère eût quitté la maison, comme c'était l'habitude de celui-ci après le dîner, puis elle pria ses parents de vouloir bien lui prêter un moment d'attention.

M. et madame Duriez étaient tout prêts à l'écouter, car ils n'ignoraient pas que leur fille avait ce jour même rendu visite à la marquise de Saint-Villiers. Ils échangèrent un coup d'œil pour s'encourager l'un l'autre à rester fermes, ou plutôt M. Duriez subit le coup d'œil redoutable de sa femme, puis ils donnèrent la parole à la jeune fille.

— Madame de Saint-Villiers a désiré me revoir, dit celle-ci, parce qu'elle s'est réconciliée avec son neveu.

Elle hésita, espérant une question, un mot ; ne rencontrant qu'un silence glacial, elle continua d'une voix basse, rapide et décidée :

— Elle sait bien que le sort de René et le mien ne peuvent pas être séparés.

— Pas être séparés ! répéta madame Duriez avec explosion. Mais ils n'ont jamais été réunis, que je sache.

— Ah ! chère maman, mon père vous dira que depuis deux ans M. Laverdie travaille courageusement à conquérir ma main, et à effacer jusqu'aux moindres traces d'une jeunesse un peu légère.

Madame Duriez se tourna lentement et majestueusement vers son mari ; son visage un peu gras, régulier de traits, assez beau, était soudain devenu tout blanc : des larmes de colère brillaient dans ses yeux.

— Vous saviez cela, monsieur Duriez ? dit-elle en appuyant sur chaque syllabe avec une énergie de fâcheux augure.

Quant à lui, il aurait voulu rentrer sous terre.

— J'ai cru, balbutia-t-il, que Gabrielle oublierait...

Madame Duriez était stupéfaite : était-il possible que pendant deux années son mari lui eût caché quelque chose ! Elle le regarda, puis sa fille. Celle-ci, sentant que son père lui était favorable, mais voyant combien il avait besoin d'être soutenu dans ces bonnes dispositions, s'était glissée jusqu'à lui ; elle s'était emparé d'une de ses mains qu'elle serrait en guise d'encouragement, tout en levant vers sa mère son beau regard plein de supplication.

— Mais c'est donc un complot ! s'écria madame Duriez.

— Ma chère amie, je te jure...

Elle l'interrompit avec fureur.

— Comment ! mais c'est un véritable aventurier qu'